

ŒUVRES
DUNKERQUOISES

ŒUVRES

DUNKERQUOISES.



TOME PREMIER,



DUNKERQUE.
C. DROUILLARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DES PIERRES, 7



pages 10 à 11

RÉPONSE

A QUELQU'UN QUI M'ENGAGEAIT A M'ESSAYER
DANS LA POÉSIE.

1810

Qui ? moi, faire des vers ! me rendre ridicule
En ces lieux où chacun fume, boit ou calcule !
Où quelques vrais talents aux vertus alliés,
En dépit de Phébus, languissent oubliés !
Non, non. Hé! qui pourrait, quand ce serait Delille,
Flatter des Dunkerquois l'oreille mercantile ?
Mon ami, si jamais je produis un seul vers,
Tu verras de six mois s'accourcir nos hivers ;
Tu verras, de Borée adoucissant l'haleine,
Le printemps nous donner deux beaux jours par semaine,
Et, pour hâter enfin nos tardives moissons,
Le soleil nous griller au signe des Poissons.

N'allons donc pas, bravant d'ignorantes risées,
Hasarder au grand jour des rimes méprisées.
On voit plus d'un flamand, s'occupant de trafic,
Se contenter de prendre un Pégase à Mardick.
Les habitants du Nord, à la rime insensibles,
N'ont du goût la plupart que pour les comestibles.
Commue vaine fumée ils vous traitent l'esprit,
Et celle du tabac seulement les séduit.

Je me sens peu tenté, puisqu'il faut te le dire,

De ce plaisir si grand de rimer et d'écrire.
Dans notre affreux climat, qui nous morfond le sang,
On peut s'apprivoiser avec le papier blanc.
D'ailleurs, pour m'inspirer des rimes peu communes,
Trouverais-je, après tout, l'Hélicon dans les dunes,
Où, sans tarder, vous pince un souffle d'Aquilon
Qui même glacerait la verve d'Apollon ?
Et quel sujet choisir ? Peindrais-je dans mon style
Les champs peu fortunés qui bordent notre ville ?
Ferais-je le portrait des Tircis de Killem,
Des Amadis d'Herseele ou des Chloés d'Uxem ?
Que de noms iroquois ! Mais si je fuis Herseele,
Irais-je, pour rimer, m'engager dans Capelle,
Et rencontrant partout des Cappel cl des Brouck,
Tomber dans Westcappel ou dans Cappellebrouck.
Oh ! craignons d'aborder un projet inutile.
Quel poète, en un mot, d'un ton doux et facile,
Parviendrait à chanter Sox, Chrothte, Holque, Ostcappel,
Leffrinckhoucke, Craeywick, Brouckerque, Armboutscappel ?
Armboutscappel ! grands Dieux !.... Ami, je suis sincère,
Sans cet Armboutscappel je n'aurais su me taire ;
Mais cet Armboutscappel, comme Wurts pour Boileau,
Embarrasse ma langue et tarit mon cerveau.
Conviens donc avec moi que je serais peu sage
De vouloir rimaitter dans ce pays sauvage.
Minerve fut toujours étrangère en ces lieux,
Et le flamand n'est pas le langage des dieux.

GOUCHON.



pages 22 à 25

LE MARI PACIFIQUE.

CONTE.

1826.

Thomas, homme tranquille et d'humeur peu jalouse,
Avec sa femme était au lit.

Or, le conte nous dit

Que c'est la ruelle qu'il prit,

Et qu'il laissa le bord à son épouse.

C'est être peu galant ; n'en soyons pas surpris ;

On sait que messieurs les maris

Recherchent trop leurs aises

Pour se plier au joug des manières françaises.

Le froid piquait, mais dans un lit bien chaud

Les aquilons, le vent de bise

Ont bien difficilement prise

Quand on se couvre comme il faut.

On doit pourtant, je pense,

Si l'on veut dormir en repos,

Avoir grand soin que le logis soit clos ;

Et, soit le diable, ou soit la négligence,

Cette précaution sortit de leurs cerveaux.

La porte n'était pas seulement assurée ;

En l'entr'ouvrant, à son aise, Borée,

Qui dans cette saison exerçait son courroux,

En murmurant se frayait une entrée,

Et tour-à-tour grondait sur les époux.
« Allons, mon ami, levez-vous,
Vous avez oublié de fermer cette porte,
Et vous sentez qu'un vent qui souffle de la sorte,
Sur le visage n'est pas doux,
— Non, parbleu, dit Thomas, il gèle,
De me lever, j'aurais grand tort :
Observez que j'ai la ruelle ;
C'est donc à vous d'aller, vous couchez sur le bord. »
Suzon de ce propos se trouva mécontente,
Et, gourmandant monsieur Thomas,
Fit serment qu'elle n'irait pas,
« Vous souvient-il quand j'étais votre amante ?
Que de soins assidus ! pour rien que d'embarras !
— Maintenant, dit Thomas, la chose est différente,
Ce qu'on fait à vingt ans se néglige à quarante ;
Car il n'est point d'éternelles amours.
D'ailleurs, pourquoi tant de tapage ?
Mettons fin à ce verbiage ;
J'aime au lit le repos et non pas les discours.
— C'est vous, lui dit Suzon, qui bavardez toujours.
— C'est plutôt vous. — La chose est un peu forte,
Répart Suzon ; eh bien ! terminons là ;
Quo le premier de nous qui parlera
Aille fermer la porte.
— Eh bien ! soit, nous verrons qui de nous deux ira. »

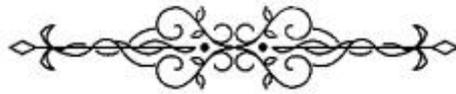
Or, vous saurez que c'était temps de guerre.
Alors comme à présent,
On envoyait le militaire,
Au moyen d'un billet, loger chez l'habitant,
Par un de ces hasards que le sort distribue,
Ce soir-là justement la troupe était venue ;
Partant, force billets ; aussi dans chaque rue
Le soldat s'empressait de trouver sa maison.

Un jeune militaire, au moins depuis une heure,
Courait de tous côtés en cherchant sa demeure.
De porte en porte il vient à celle de Suzon,
« Oh ! dit-il, celle-ci n'est point close ;
Entrons. » Et le voilà qui sans faire de bruit
Arrive jusqu'au pied du lit
Dans lequel le couple repose.
Suzon, qui l'aperçoit, succombe à sa frayeur ;
En vain je voudrais la décrire ;
Le cri, dans son gosier, loin d'éclater expire,
Et sur son front découle une froide sueur.

Cependant, le soldat, surpris de ce silence,
Pour s'assurer d'un fait, plus près encor s'avance, .
La lampe répandait une douce clarté
Qui fit voir au gaillard, dont l'âme fut ravie,
Que la dame était fort jolie.
Tout-à-coup il médite une témérité,
Dans ces cas-là je conviens que l'on ose,
Car il est toujours bon d'oser.
Aussi, sur sa bouche mi-close,
Sans hésiter, il lui donne un baiser.
Suzon frémit, mais sa frayeur augmente ;
Que faire, hélas ! elle est presque mourante ?
Qui ne dit mot consent ; comme on ne lui répond,
Le soldat enhardi s'en permet un second,
Puis un troisième ; enfin, sa main devient très-leste.
Suzon, qui ne voit pas monsieur Thomas bouger,
Après avoir longtemps couru plus d'un danger,
De ses forces parvient à retrouver un reste,
Et pousse un cri tellement étendu,
Qu'il son tour le soldat, stupéfait, confondu,
A sortir du logis au plus vite s'empresse ;
Bref, il prend son essor
Et court encor.

Bientôt sur son séant dame Suzon se dresse,
Et, par degrés, reprend sa hardiesse.
En portant ses regards sur des objets divers,
Elle voit que Thomas a les deux yeux ouverts,
« Quoi ! vous ne dormez pas ? quoi ! vous êtes tranquille ?
A pénétrer, monsieur, vous êtes difficile.
De même tout à l'heure étiez-vous attentif ?
(Ici Thomas lui fait un signe affirmatif.)
Ah ! c'est trop fort, non, je ne puis comprendre
Que la froideur si loin puisse s'étendre.
Couchée à vos côtés, insouciant mari,
Comment, vous me laissiez outrager de la sorte !
— Ah ! bravo, dit Thomas, j'ai gagné mon pari :
Vous parlez la première, allez fermer la porte. »

VICTOR SIMON.



pages 78 à 80

COUPLETS

CHANTES AU BANQUET ANNUEL DE LA SOCIETE DU SALON
LITTERAIRE DE DUNKERQUE, LE 15 JANVIER

1818

AIR : Aussitôt que la lumière.

Jadis je conçus l'envie
D'être du nombre des guerriers,
Et, pour illustrer ma vie,
De moissonner des lauriers.
Quand on revient de la guerre,
Il est si beau d'en parler !
Comme on n'en revenait guère,
Je craignis de m'enrôler.

Sous les lois des neuf pucelles,
Et loin du bruit du canon,
Par des rimes immortelles
J'espérai me faire un nom.
Bercé de cette chimère,
Je fis en vers un sermon
Contre l'abus de soustraire

Les brochures du salon.

Mais un jour, dans mon extase,
Sur le Parnasse emporté,
Je mis, en montant Pégase,
Trois oreilles d'un côté.
A cette chute effroyable,
Qui m'étendit de mon long,
Je donnai Pégase au diable,
Et tout le sacré vallon.

Remis de cette incartade,
Et charmé de Gallien,
J'appris à rendre malade,
Lorsque l'on se porte bien.
Par ma science profonde
J'eusse pu, sans vanité,
Recruter pour l'autre monde,
Si j'eusse été breveté. .

Ce couplet qu'on vient d'entendre
M'est échappé sans dessein ;
Car j'aimai toujours à rendre
Hommage à mon médecin.
Cet ami, dont la science,
S'unit avec la gaité,
A toute ma confiance,
Et je lui dois la santé.

Je voulus, quoique myope,
Aussi lire dans les cieux,
Et fis d'un vieux télescope
L'emplette pour y voir mieux.
Je poursuivis dans sa route
Vénus, la lorgnette en main ;

Certes, je n'y voyais goutte,
Mais j'allais toujours mon train.

Sous le joug du mariage,
Je désirais m'engager :
Je n'en eus pas le courage,
J'y crus voir certain danger.
Sexe aimable dont j'adore
Le charme consolateur,
Que ne suis-je d'âge encore
A réparer mon erreur !

Laissant voguer ma nacelle
Au gré des légers zéphyr,
Ainsi sur l'onde infidèle
Je promenais mes désirs.
Votre aimable compagnie,
Enfin, a fixé mes goûts ;
Et le charme de ma vie,
C'est, Messieurs, d'être avec vous.

PETIT-GENET



pages 168 à 169

LES AMOURS DU MARIN

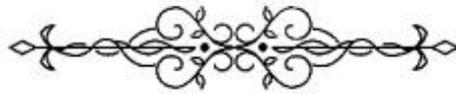
A MON PERE

1850

J'aime la mer, lorsque belle et limpide
Elle me berce sur son sein ;
Ma rame joue et sur la plaine humide
Je nage en chantant mon refrain :
Oh ! qu'il fait bon, quand la brise est calmée,
De respirer l'air frais des eaux,
On livre à l'onde un air de la vallée,
Que répètent seuls les échos !

J'aime la mer quand une blanche écume
Moutonne aux flancs noirs d'un récif,
Je tends ma voile, amis, et puis je fume
En guidant mon léger esquif.
Du haut du ciel la lune vacillante
Semble plonger au sein des eaux,
Le vent rondit ma voile frémissante
Et je m'endors au bruit des flots !

J'aime la mer quand s'irrite la houle.
Oh ! soudain je l'aime d'amour !
Mon cœur s'anime et ma barque, qui roule,
Monte et retombe tour-à-tour.
Ma mère alors adresse sa prière
A Notre-Dame de Bon Sort ;
Je prie aussi, je me signe et j'espère.....
Et le flot me dépose au port !



pages 257 à 259

HYMNE A JEAN-BART

A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE SA STATUE

LE 7 SEPTEMBRE 1845

Nous léguons ton image à la postérité,
Héros que tant de fois couronna ta victoire,
Et dont l'auréole, de gloire,
Resplendit sur notre cité !

Salut, Jean-Bart, gloire de ta pairie !
Dans l'univers vivra ton souvenir !
Ta noble audace et ton mâle génie
Inspireront les siècles à venir !
Bravant l'Europe et sa rage Impuissante,
En cent combats tu fus victorieux,
Et ta valeur, qui semait l'épouvante,
Conquit des mers le sceptre glorieux.

Nous léguons ton image à la postérité,
Héros que tant de fois couronna ta victoire,
Et dont l'auréole, de gloire,
Resplendit sur notre cité !

Une moisson, salut de notre plage,
Par le Batave est ravie à nos vœux ;
Soudain, tu cours, sublime de courage,
La disputer à ses vaisseaux nombreux.

Ta voix commande, au combat tout s'élance
Rien ne résiste à la bouillante ardeur,
Et ton pays, qui te dut l'abondance,
Ceignit ton front des palmes du vainqueur.

Nous léguons ton image à la postérité,
Héros que tant de fois couronna ta victoire,
Et dont l'auréole, de gloire,
Resplendit sur notre cité !

Du peuple issu, mais grand par ton génie,
Tu triomphas de ton siècle orgueilleux ;
Par tes exploits tu désarmas l'envie
Des courtisans, si vains de leurs aïeux.
Ils t'ont fait noble, Ils t'ont comblé d'hommages,
Mais tes hauts-faits t'ont bien mieux anobli :
Ton nom vainqueur traversera les âges
Quand leur noblesse est déjà dans l'oubli.

Nous léguons ton image à la postérité,
Héros que tant de fois couronna ta victoire,
Et dont l'auréole, de gloire,
Resplendit sur notre cité !

Lorsque pour toi s'exalte ta patrie,
Viens parmi nous, de la mort fuis le seuil ;
Viens, viens, Jean-Bart, où tu reçus la vie,
Vois ces apprêts et tressaille d'orgueil.
Tout en ce lieu célèbre ta vaillance :
Entends l'airain à la vibrante voix,
Et les transports de cette foule immense,
Vivant écho qui reedit tes exploits.

Nous léguons ton image à la postérité,
Héros que tant de fois couronna ta victoire,

Et dont l'auréole, de gloire,
Resplendit sur notre cité !

A DASENBERGH.



pages 304

SONNET

1815

Naguère on s'étonnait, visitant nos remparts ;
Nous laissions sans honneurs des vertus héroïques,
Et ce bronze géant, orgueil de nos regards,
Toujours rêvé, manquait à nos places publiques.

Oui, le héros absent, on le cherchait partout,
Et l'on croyait, Dunkerque, à ton indifférence ;
Mais le trésor pieux de ta reconnaissance
S'amassait lentement — Et Jean-Bart est debout.

C'est lui ! — levant au ciel cette tête hardie ;
— Lui qui découvre au loin une voile ennemie,
Et dont la voix terrible a crié : — Branle-bas !

— Lui, ranimé pour nous par un puissant génie ;
— Sur sa frégate en feu beau comme l'incendie,
Et calme, à l'abordage excitant ses soldats.

ADOLPHE ALISSE



Retravaillé et retranscrit par <http://www.dunkerque-historique.fr> (avril 2023)

Œuvres dunkerquoises – tome premier - (1853) - Source : BnF / Gallica

